

NI LE CIEL NI LA TERRE

Film français de Clément Cogitore

Durée : 1h 40mn

Genre : Drame de guerre

Avec Jérémie Renier, Kevin Azaïs, Swann Arlaud, Marc Robert, Finnegan Oldfield, Clément Bresson

Public : Adultes - Adolescents

Sortie : 30 septembre 2015

Semaine de la Critique Cannes 2015 : Prix Fondation Gan à la diffusion

Festival international du film francophone de Namur 2015 : Prix découverte

Prix du Syndicat français de la critique de cinéma 2015 : Meilleur premier film français.

L'histoire :

Afghanistan 2014.

A l'approche du retrait des troupes, le capitaine Antarès

Bonassieu et sa section sont affectés à une mission de contrôle et de surveillance dans une vallée reculée du Wakhan, frontalière du Pakistan.

Malgré la détermination d'Antarès et de ses hommes, le contrôle de ce secteur supposé calme va progressivement leur échapper.

Une nuit, des soldats se mettent à disparaître mystérieusement dans la vallée.

Intéret:

Quand l'irrationnel survient ; croire sans voir; la peur; la guerre.

Des questions pour un débat

- 1) Quelles indications les 1ères scènes nous donnent-elles pour la suite du film ?
- 2) Lister les événements inexplicables qui se produisent dans ce camp.
- 3) Comment images et bande son créent-elles angoisse, puis peur ?
- 4) L'esprit rationnel du capitaine s'affronte à quels obstacles ? Comment l'aumônier comprend-il la situation ?
- 5) Qu'est-ce qui se dégage dans ce film de guerre comme interrogations métaphysiques et spirituelles ? Le titre donne-t-il un sens ?



1 - les 1ères scènes

Mise en situation : décor, pays, la mission de surveillance.

La disparition du chien ; l'homme et son mouton ; la zone interdite. Apparition/disparition.

L'escarmouche avec William qui reçoit un choc physique mais aussi psychologique.

2) - Lister les évènements inexplicables

Après le chien, deux hommes disparaissent, puis un troisième et un quatrième.

Pourquoi un piquet au milieu de nulle part ? un mouton attaché alors au milieu des cailloux ?

Le rêve de la grotte partagé par plusieurs hommes.

Il y a aussi des disparitions chez les Talibans, qu'ils ne s'expliquent pas non plus. D'où des accusations mutuelles.

L'explosion des quatre moutons ? (commandée par le capitaine ? ndlr)

3) - Comment images et bande son créent-elles angoisse, puis peur ?

Les scènes filmées à la caméra thermique; scènes de nuit ; champ de vision coupé; demi visage ; gros plan sur un oeil.

Est-ce que je vois bien ce que je vois ?

On attend une embuscade, mais il n'y a pas d'images explicatives.

La musique , violoncelle ou viole de gambe : son grave. La musique techno.

Même musique à chaque disparition.

Les tatouages des yeux dans le dos : la mort peut venir par derrière, ou bien «t'as vu, je te vois» évocation du non retour.

4) - L'esprit rationnel du capitaine s'affronte à quels obstacles ? l'aumônier et la situation ?

Le capitaine s'affronte à l'inexplicable.

Il y a des croyances différentes au sein du groupe des militaires (autel avec bougies; l'esprit rationnel qui veut trouver une raison...)

La culture locale et les croyances.

La rencontre avec le petit musulman «si tu n'as pas tes jumelles (thermiques ndlr), tu ne vois pas, pourtant ils (villageois et mouton) sont là.»

Des mondes qui ne se rencontrent pas - Militaires, villageois et Talibans - chacun selon sa culture.

L'obstacle de la langue (on passe par l'intermédiaire du traducteur)

Le capitaine a perdu ce qui le fait vivre : protéger ses hommes, réaliser sa mission, jusqu'au rêve qui s'impose à lui. Il finit par une chute... Puis il se résigne à envisager les disparitions jusqu'à accepter de sacrifier des moutons - comme les villageois - et réaliser un subterfuge pour faire croire à la mort de ses quatre hommes.

L'aumônier comprend que la situation est inhabituelle «*Ce n'est pas le moment de dire "Dieu est amour"*» Il leur dit « *Dieu n'est pas une peluche qu'on serre dans le noir* ». Il comprend que le capitaine est dépassé.

Il fait une lecture de la bible aux hommes. Cette lecture est tirée de différents passages du Livre de Job dont en 7 :1 ; 16:14 et 7.21 - On retrouve ces textes dans la Bible Segond - ndlr -

Voici le texte lu dans son entier

« Alors que les hommes étaient livrés à un profond sommeil, une parole est arrivée jusqu'à moi. Voici ce qu'elle me murmurait : Le sort de l'homme sur la terre est celui d'un soldat et ses jours sont ceux d'un mercenaire. J'étais tranquille et il m'a secoué ; il m'a saisi par la nuque et m'a brisé ; il a tiré sur moi comme sur une cible ; il ouvre en moi brèche sur brèche ; il fond sur moi comme un guerrier. Oui bientôt je me coucherai dans la poussière, il me cherchera et je ne serai plus. »

5) - Qu'est-ce qui se dégage dans ce film de guerre comme interrogations métaphysiques et spirituelles ? Le titre donne-t-il un sens ?

Le titre du film fait référence à une sourate du Coran «Ni le ciel ni la terre ne les pleurèrent et ils n'eurent aucun délai» Le Coran, Ad-Doukhan, sourate 44, verset 29..dont l'interprétation est :*”Ni le Ciel ni la Terre n'ont pleuré la noyade de Pharaon et des siens et aucun répit ne leur fut accordé pour qu'ils puissent se repentir.”*

Dans la Bible « *Mais moi je vous dis de ne jurer aucunement, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu, ni par la terre, parce que c'est son marchepied* ». Matthieu 5:34

A la fin Antares écrit à Sarah, la femme de William qui est le quatrième homme disparu en se faisant passé pour ce dernier :

«Sarah,

Je respire profondément et lentement je m'enfonce. La terre me rappelle à elle comme un mauvais fils parti trop longtemps de la maison. J'entend parler les morts. Ils me reconnaissent, ils m'appellent à eux.

Sarah, je ne m'endors pas, je ne pars pas, je ne disparais pas, je m'absente, je suis derrière une porte et je t'attends. Je t'attends dans un monde à l'intérieur du monde. Dans un monde à côté du monde. Dans un monde tout autour du monde»

Certains ont dit que cela les faisait penser à un texte qu'on lit lors d'obsèques- Extrait :

«... Je suis simplement passé dans la pièce d'à côté. Je suis moi et vous êtes vous .../. Pour quoi serai-je hors de votre pensée, Simplement parce que je suis hors de votre vue. Je vous attends, je ne suis pas loin, juste de l'autre côté du chemin. Vous voyez, tout est bien.»

«*On ne voit bien qu'avec le coeur, l'essentiel est invisible pour les yeux*» Antoine de Saint Exupery
Cette phrase tirée du «petit Prince» rappelle qu'il faut savoir aller au-delà des apparences (ndlr)

Remarque de BW : le réalisateur s'intéresse à la croyance - Extrait d'un entretien

«L'idée de la croyance est traitée à son degré zéro. On vérifie tout le temps, on atteste de la vérité des choses. Qu'est-ce qui est vu, qu'est-ce qui n'est pas vu ? Ce qu'on a vu s'est-il bien passé ? L'interprète traduit-il bien ce qui est dit ? L'émissaire à moto est-il bien l'émissaire ? Petit à petit, je mets un grain de sable dans la machine pour aller vers le plus élevé, les questions métaphysiques du monde visible et invisible, de la mort, de l'après, du deuil. Je voulais aussi parler de l'imbrication des religions.»

Lire l'entretien donné par Clément Cogitore dans les pages suivantes..



La critique de Signis : Ni le ciel, ni la terre

Sous l'apparence d'un film de guerre classique, un récit qui montre comment les esprits les plus rationnels peuvent être déroutés lorsque l'irrationnel survient.

Le début du film nous plonge directement dans le quotidien d'une section de militaires français en poste en Afghanistan. Un quotidien extrêmement cadré, où chaque geste a été pensé pour éviter toute improvisation qui pourrait se révéler dangereuse, où toutes les actions sont codifiées, structurées. La technologie de pointe permet d'améliorer, en toute sécurité, les capacités corporelles de ces soldats. Rien n'est laissé au hasard pour éviter la perte de contrôle, l'erreur humaine qui ferait déraiser l'ensemble. Dans des montagnes désertiques, à proximité d'un petit village de paysans, ils doivent surveiller nuit et jour une zone où rôdent des rebelles.

Filmé de façon assez classique, «Ni le ciel ni la terre» semble se couler parfaitement dans le genre film de guerre, sans qu'on sache encore si on va tomber du côté de la glorification des héros au service d'une cause ou dans la dénonciation de la violence militaire. Insensiblement, et c'est l'originalité de ce travail, le spectateur sent que le film part dans une toute autre voie. C'est une suite d'incidents, qui semblent banals dans ce type de conflit : lumières dans la nuit, disparition d'un animal, enlèvements. Mais les explications rationnelles manquent.

Dans cet univers militaire, extrêmement structuré, l'idée du sacré et du mystère perturbent profondément des hommes habitués aux faits, aux chiffres, au raisonnement

scientifique, au secours de la force, des armes et de la technologie. «Je ne crois qu'en ce que je peux voir» affirme le capitaine Bonassieu. Il accepte cependant, à la demande d'un soldat qui ressent le besoin d'une bénédiction - et parce que tel est le règlement dans l'armée française - de faire venir un aumônier catholique. Son passage au camp de base est un des moments les plus savoureux du film ! Mais lorsque les habitants musulmans du village voisin lui parlent de «grotte sacrée» ou «d'offense divine», sa colère est à la hauteur de son incompréhension.

L'acteur Jérémie Reinier, qu'on a connu prêtre exalté dans *Elefante blanco* de Pablo Trapero, donne ici toute sa rigueur au capitaine Antares Bonassieu. Une belle prestation qui rend crédible ce personnage droit dans ses bottes. Entraîné à garder son sang-froid dans les situations les plus périlleuses, il est profondément dérouté par des événements que ni le ciel, ni la terre ne semblent pouvoir expliquer... Le film ne vire jamais dans le fantastique mais reste dans un quotidien très ordinaire, presque réaliste, sans effets spéciaux. Prenant soin de ne jamais justifier ces événements déroutants, ni d'aborder l'épineuse question de l'existence de Dieu, le réalisateur Clément Cogitore (dont c'est le premier long-métrage) montre comment des hommes formés à combattre un ennemi bien identifié sont pris au dépourvu lorsque l'irrationnel entre en scène. «Je ne crois qu'en ce que je vois» devient alors le grain de sable perturbateur, porte ouverte à une grande faiblesse. Sans doute celle qui permet à chacun de nous d'accéder à une plus grande humanité.

Magali Van Reeth



Le réalisateur



Clément Cogitore est un artiste contemporain et réalisateur français, né le 27 août 1983 à Colmar.

Après des études à l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg et au Fresnoy – Studio national des arts contemporains - Clément Cogitore développe une pratique à mi-chemin entre art contemporain et cinéma. Mêlant films, vidéos, installations et photographies, son travail questionne les modalités de cohabitation des hommes avec leurs images. Il y est le plus souvent question de rituels, de mémoire collective, de figuration du sacré ainsi que d'une certaine idée de la perméabilité des mondes. Son travail est exposé et projeté dans de nombreux musées et centres d'art tels que le Palais de Tokyo et le Centre Georges Pompidou à Paris, Institute for Contemporary Arts à Londres, Red Brick Art Museum à Pékin, Haus der Kulturen der Welt à Berlin, Kunsthau de Bâle, MoMA de New York. En 2015, son premier long-métrage, «Ni le ciel ni la terre» est sélectionné à la Semaine de la critique du Festival de Cannes et reçoit le Prix de la Fondation Gan, ainsi que le Prix pour le meilleur premier film du Syndicat français de la critique de cinéma et est nommé au César du meilleur premier film. Son documentaire Braguino, sorti en salles en 2017, est récompensé par de nombreux prix en festivals (dont le Prix Zabaltegi-Tabalakera au Festival de San Sebastian). La même année, il adapte un extrait de l'opéra-ballet Les Indes galantes de Jean-Philippe Rameau, avec le concours d'un groupe de danseurs de Krump, dans le cadre de la 3e Scène de l'Opéra national de Paris. En 2012/2013, il a été pensionnaire de l'Académie de France à Rome (Villa Médicis). Il a reçu le Grand Prix du Salon de Montrouge (2011) pour l'ensemble de son travail de vidéaste, puis le Prix BAL pour la jeune création (2015), le Prix Science Po pour l'art contemporain ainsi que le Prix Fondation d'entreprise Ricard (2016). En 2018, il remporte le prestigieux prix Marcel-Duchamp pour l'installation vidéo «The Evil Eye», une dystopie réalisée à partir d'images sélectionnées dans une banques de données. Une véritable réflexion sur la fascination des images et leur prise de pouvoir sur le réel. En 2019, Il signe avec «Les Indes galantes» sa première mise en scène d'opéra. Le spectacle est nommé par le New-York Times parmi les 10 meilleures productions lyriques de l'année 2019, élu meilleure production d'opéra 2019 par Il Giornale della Musica et remporte le Trophée de la meilleure nouvelle production 2019 de Forum Opéra.

Depuis 2018, Clément Cogitore est professeur à l'École des Beaux-Arts de Paris, où il dirige un atelier.

Sources : Opéra de Paris et Wikipédia

FILMOGRAPHIE

2011	Biélutine Court métrage		
2011	Parmi nous Court métrage	2019	Les Indes galantes (Opéra de Paris-FRA Cinéma)
2015	Ni le ciel ni la terre		
2017	Braguino	2022	Goutte d'or
2018	Les Indes galantes Court métrage	2024	Rivo Alto

Site de l'artiste : clementcogitore.com

**“Ni le ciel ni la terre ne les pleurèrent et ils n’eurent aucun délai”
Le Coran, Ad-Doukhan, verset 29.**

Entretien avec
CLÉMENT COGITORE
(extraits du dossier de presse)

Ni le ciel ni la terre est au croisement de plusieurs genres. Comment est né le désir premier de ce film ?

L’idée première m’est venue un jour dans une gare, devant une affiche de personnes disparues. Je me suis dit que ces personnes n’avaient pas disparu, qu’elles avaient été assassinées ou qu’elles avaient refait leurs vies très loin, mais que dans ce bas monde personne ne disparaissait jamais vraiment. Ces personnes manquaient simplement à la communauté humaine.

Je me suis demandé ce qu’il se passerait si ces personnes avaient vraiment, purement et simplement, disparu de la surface de la terre. Et j’ai eu envie de faire une sorte de polar métaphysique pour parler de la disparition, tr aiter du deuil par l’irrationnel.

Pourquoi le contexte de la guerre ?

Parce que la guerre, c’est des hommes directement confrontés à la mort. Et je voulais raconter l’art de la guerre aujourd’hui, qui utilise les nouvelles technologies pour être dans un contrôle absolu des corps et du paysage qui passe souvent par l’image.

Comment le principe de la disparition, de ce manque, peut-il survenir dans un tel dispositif ? Quels enjeux cela soulève-t-il ?

La manière dont nous faisons la guerre raconte aussi qui nous sommes.

D’autant plus qu’il ne s’agit pas de n’importe quelle guerre...

Oui, en parlant de la guerre d’Afghanistan je voulais qu’il y ait confrontation de croyances. Ni le ciel ni la terre est un film sur la croyance. Au sens très large. Ça commence avec la croyance de ce qui est vu ou n’est pas vu.

Ce qu’on croit s’être passé, est-il vraiment ce qui s’est passé ? Puis avec la croyance de l’identité : est-ce qu’on est bien face au bon ennemi, au bon intermédiaire qui va négocier ? Petit à petit, les soldats voient qu’on peut détourner ces sommets de la technologie que sont leurs dispositifs de surveillance, que toujours quelque

chose leur échappe.

Leur système de croyance est dévié, on bascule dans une autre forme de perception et d’intuition. Ces soldats vont, peu à peu, cesser de réagir à des faits pour réagir à ce qu’ils considèrent comme des signes, glissant ainsi du domaine du protocole à celui de la foi.

En résumé, c’est comme si l’on partait d’un film de guerre pour aller vers le genre policier, avec une bascule dans le fantastique...

... pour finir sur un ton métaphysique.

Dans le dernier tiers du film, je voulais emmener le spectateur vers ce qui est vraiment ce que je voulais raconter : comment se construit la croyance, quel sens elle a pour chacun et comment elle fonde une communauté. Ici, les soldats aussi bien que les talibans, qu’ils soient tatoués, barbus ou surarmés sont chacun à leur manière des enfants perdus. C’est-à-dire des gens comme vous et moi : des êtres qui ont besoin d’amour et qui ont peur de la mort.

Leur chemin consiste à mettre des mots sur quelque chose qui ne s’explique pas et les met en danger, de construire un système de croyance et de fiction – au sens nécessaire et beau du terme – pour parvenir à combler ce manque d’amour et combattre cette peur de la mort. Les communautés, que ce soit une famille, un peuple ou une civilisation, se constituent autour de mythes ou de récits partagés qui permettent de cohabiter avec ce qui nous dépasse.

Votre film bouscule le rapport à la perception.

J’ai envie qu’on en sorte sans pouvoir se dire si c’est un film de guerre, un film fantastique, un film d’auteur, un film métaphysique, plastique... J’avais envie de traverser les genres, notamment dans le jeu avec le spectateur. J’avais envie de lui faire ressentir tant de la peur, qu’une émotion spirituelle.

Votre expérience de plasticien vous a-t-elle guidé ?

Oui, elle m’a nourri. Dans ce film, il y a tout mon univers de plasticien. Mais ce qui était

important pour moi, c'était de ne pas faire un film d'artiste, expérimental ou ultra contemplatif. Je viens d'une cinéphilie assez radicale et plutôt visuelle – Tarkovski, Bresson, Godard... – puis j'ai redécouvert le cinéma avec la série et ses arches narratives extrêmement fortes, ses drames shakespeariens étalés sur plusieurs saisons... Tout d'un coup, je retrouvais le plaisir qu'on me raconte une histoire et j'ai voulu confronter mon univers très visuel à un récit haletant et des personnages très ancrés. J'avais envie de me confronter à des rebondissements, trouver un équilibre entre un univers halluciné et une dramaturgie forte.

Comment avez-vous écrit le scénario ?

J'ai rencontré Thomas Bidegain assez tôt, sur un traitement, qui a donné lieu à un échange extrêmement nourrissant. Ensuite, j'ai écrit la première version seul. Et à partir du moment où le scénario était assez solide, Thomas est intervenu régulièrement. La forme du film s'est trouvée assez vite mais j'ai mis deux ans à faire aboutir les questions de rythme, d'efficacité, de pure dramaturgie, d'évolution des personnages. Je me suis aussi documenté sur ce qu'est la guerre en Afghanistan, le travail avec les populations locales, l'utilisation des armes, les technologies numériques. J'ai fait des entretiens avec des militaires, regardé des vidéos de soldats qui préparent leurs opérations, les débriefent. Cette guerre est aussi la rencontre de deux civilisations, deux types de pensée : une armée occidentale et un village oriental reculé. Comment instaurer le dialogue entre ces deux parties, l'une dans le pouvoir et l'occupation, l'autre dans la survie et la continuation de son mode de vie ? Comment se parle-t-on, négocie-t-on, interagit-on ? Et quand est-ce qu'on arrive dans une impasse ? Ces questions qui relèvent plutôt de ma pratique documentaire m'intéressent beaucoup.

Le film s'ouvre sur la disparition d'un animal, pas d'un homme...

Cette fausse piste permet d'ouvrir le sens du film. Ce qui agit dans cette vallée ne s'attaque pas aux hommes mais agit sur le vivant dans son ensemble. C'est un phénomène physique, qui se produit à cet endroit, dans ces conditions là. Contrairement aux malédictions ou miracles, ce phénomène n'a pas de morale. Il ne vient pas pour punir ou récompenser. Dans "Ni le

ciel ni la terre" il n'est pas question de religion mais de sentiment du sacré, c'est-à-dire de rapport au divin ou à l'invisible hors de toute utilisation politique de ce sentiment. Il s'agit ici de mystique. Dans l'islam elle a pour nom soufisme . Dans le dernier tiers du film, Antares assiste à une cérémonie soufie, et d'autres références discrètes ou subliminales au soufisme parsèment le film. Par ce qu'elle prône un islam tolérant, spirituel, basé sur une relation directe de l'individu au divin, cette branche très libre de l'islam est depuis la montée de l'islam radical une des premières victimes de son fanatisme

Au regard de l'actualité, pensez-vous qu'il est d'autant plus nécessaire de parler de la croyance aujourd'hui ?

Quand j'ai commencé à écrire ce film, en 2010, je ne pensais pas qu'il allait être autant en résonance avec l'actualité.

A l'école laïque et républicaine, j'ai appris il y a bien longtemps que ce qui m'était enseigné est une réalité objective, une vérité. Et que ce qui sortait de ce cadre relevait de la croyance. J'ai mis du temps à réaliser l'ampleur de ce mensonge. Le monde occidental est une construction de croyances au même titre que les communautés considérées comme archaïques ou nourries de religieux. Notre démocratie est une croyance, les droits de l'homme sont une croyance. Le capitalisme aussi est une croyance, qui a elle aussi ses obscurantistes. Il cause des dommages aussi violents pour l'espèce que le fanatisme religieux. La question n'est donc pas tant : est-ce qu'on vit dans la croyance ou pas ? Mais : dans quelle croyance vit-on et est-ce que celle-ci fait du monde un endroit plus habitable ? .../...

Et qu'en est-il de l'utilisation de la musique sacrée ?

C'est une musique ancienne, presque médiévale à laquelle je suis très attaché. Notamment Le Chant des sibylles, qui a un sens très important pour moi. Dans la civilisation grecque, c'était le chant des oracles interprété par les femmes lors des séances de divination. Il est encore chanté aujourd'hui en Andalousie, avec d'autres paroles pour les liturgies de Noël. Ce chant méditatif a traversé des croyances différentes, il vient du fond des âges, d'un monde où les hommes parlaient avec les esprits.

Mais avant d'être rattachée à un sens ou à un

savoir, cette musique me bouleverse de façon immédiate. C'est là sa force absolue : nommer un mystère universel qui n'a pas besoin d'outil esthétique ou culturel pour être perçu.

.../...

A la fin du film, Antarès écrit à la femme du soldat disparu : « Je ne disparaissais pas, je m'absente »...

Cette femme permet de libérer la parole d'Antarès. Avec elle, pour elle, il se met à nommer les choses. Ce qui n'existe pas n'a pas de mot ? C'est justement l'histoire du langage : arriver à nommer l'invisible.

Il n'y a pas de cadavre et pourtant, ces soldats ne sont plus là. Comment faire le deuil de quelque chose qui n'est pas vraiment mort ? Pour moi, la phrase d'Antarès est une manière de créer son propre récit pour nommer cette réalité. Son discours est teinté de christianisme mais pas entièrement. Il y est question d'un autre monde qui accompagne le monde.

D'où le titre du film : "Ni le ciel ni la terre".

Au fond, je ne sais pas si son acte envers cette femme est beau ou monstrueux. Il est je crois comme toute croyance : une fiction consolatrice – peut-être un mensonge - et en même temps il donne un sens au monde.

Ce lyrisme final est brusquement interrompu par l'arrivée de l'hélicoptère...

J'aurais pu m'arrêter sur ce moment lyrique, cette émotion que j'espère à la fois belle et simple. Mais le monde que je raconte n'est pas beau et simple, il est comme le nôtre : beau et terrible. J'ai fait le choix de terminer sur autre chose : cet hélicoptère, la poussière et une musique plus dure. Je ne voulais pas faire un film sur la croyance qui nous aide à nous endormir le soir mais qui au contraire nous réveille et nous hante la nuit.



Pour aller plus loin

Le soufisme

Apparu dès l'aube de l'islam, le soufisme est la dimension spirituelle et ésotérique de la révélation coranique. Il se fonde sur la contemplation des réalités invisibles du monde et sur la recherche de la sagesse.

Le soufisme ou tasawuf est un courant mystique de l'islam apparu en Arabie au VII^{ème} siècle. Structurée en confréries à partir du XI^{ème} siècle, la pratique du soufisme s'est étendue à l'ensemble de la population musulmane notamment en Afrique et en Asie.

Qu'est-ce que la voie soufie et où trouve-t-elle ses fondements ?

L'étymologie du terme soufi est multiple et il est difficile de définir son origine avec exactitude. Pour certains, il provient du mot al-souf qui signifie « laine rugueuse ». Cette laine était portée par les soufis durant le premier siècle de l'islam pour montrer qu'ils se détachaient du monde et de la vie matérielle et menaient une vie simple à l'image du Prophète Mahomet. D'autres l'associent à Ahl al-soufa, « les gens du banc ». Ce terme fait référence à un groupe d'érudits attirés par les enseignements du Prophète qui priaient et discutaient au pied de la Mosquée du Prophète à Yathrib (Médine). En quête de spiritualité intérieure, de purification de leur être, ils menaient une vie marquée par la pauvreté et la simplicité en marge de la société. D'autres encore l'associent à safa, mot arabe qui se traduit par « pureté cristalline ».

Basé sur les enseignements du Coran et inspiré de l'exemple du Prophète Mahomet, le soufisme représente l'école ésotérique et mystique de l'islam. La voie soufie part du principe que la superficialité de l'humanité et l'aspect matériel em-

pêchent l'être humain de trouver l'unité avec le Créateur. Les pratiques soufies permettent ainsi de lutter contre la domination de l'ego déséquilibré capable d'entraîner des comportements de colère, cupidité, de lâcheté ou encore de mensonge. Lorsqu'ils adhèrent à ce courant, les fidèles cherchent à se rapprocher du créateur par la voie de la spiritualité. Se connaître parfaitement afin de parvenir à connaître le Divin.

Comment devient-on soufi ?

Le soufisme est organisé en confréries (tariqas) dirigées par les maîtres soufis. Tout musulman qui souhaite entamer son voyage spirituel vers Dieu fait l'expérience de rite initiatique et ésotérique afin de purifier son âme. Une fois devenu disciple soufi, le fidèle s'engage à vivre dans la spiritualité et la simplicité la plus totale. Dieu peut alors se manifester en lui en se reflétant dans le miroir de son cœur purifié.

Dans la pratique, le soufisme se vit de différentes manières. Un des exercices de référence est le rite du dhikr (faire mémoire de Dieu). Il se pratique en groupe ou de manière individuelle pour entretenir ce rapprochement au Divin. Les soufis s'adonnent également à d'autres prières rituelles, pratiquent le jeûne et expriment leur foi par la musique et la danse de dévotion. La méditation tient aussi une place importante pour les fidèles tant elle leur permet d'être de plus en plus en symbiose avec le Très Haut.

Malheureusement, depuis quelques années, le soufisme, qui se détache de l'idéologie littéraliste est en proie aux violences, victime de nombreuses attaques de groupes djihadistes.

Source : «ça m'intéresse»

Le soufisme, un travail de l'âme

Dès le début, le soufisme a été un mouvement qui a tenté de mettre en valeur l'idée que l'âme est immortelle et que le travail d'une vie c'est l'entreprise de prendre soin de son âme pour que dans la mort, quand elle va retourner dans l'immortalité, elle soit capable d'absorber un maximum de lumière et de vérité. Ce travail de l'âme a des points communs avec la philosophie grecque, la philosophie comme exercice spirituel, qui est lié à la notion de la mort. La singularité du soufisme c'est qu'il sort du ventre de l'islam et par conséquent va mettre en avant le rapport direct et sans intermédiaire entre l'âme et Dieu.

Leili Anvar

(Leili Anvar, maître de conférences à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, et chroniqueuse au Monde des Religions)

les derviches tourneurs



Un « derviche tourneur » pendant une cérémonie de sama (danse rituelle), dans la ville de Konya © Godong/Leemage

« **Derviches tourneurs** » est le nom donné par les Européens aux adeptes de la confrérie des Mevlevi (mawlawiyya). **Cet ordre de soufis** a été créé par le fils du grand poète et mystique persan Jalal al-Din Roumi à Konya, en Turquie actuelle, au XIII^e siècle. Afin d'approcher le plus possible de la connaissance intime de Dieu, les fidèles se livrent, entre autres, à une cérémonie musicale et dansée appelée le sama. Celle-ci peut être individuelle ou collective, sous la direction du shaikh, ou maître spirituel de la confrérie. Dans ce cas, le sama a lieu après la prière, et commence toujours par la lecture d'un poème extrait du Masnavi de Roumi. De nombreux gestes et salutations rituels encadrent la danse proprement dite ; tous ont un sens spirituel. Par exemple, lorsque les danseurs tournent, la paume de leur main droite est orientée vers le ciel, indiquant que le danseur reçoit de Dieu, tandis que la gauche, orientée vers le sol, indique que le don de Dieu est restitué à la terre et au peuple.

On trouve aujourd'hui des Derviches Tourneurs à Istanbul, en Cappadoce et en Anatolie Centrale, autour du berceau du mouvement : la ville de Konya au centre de la Turquie.

Située au carrefour de différentes religions, Konya est la ville la plus vaste de tout le pays et accueille plus d'un million d'habitants. Elle est devenue au fil des siècles un lieu de pèlerinage important puisque c'est ici que repose la dépouille du fondateur de l'ordre des Mevlevi, Mevlana Râmi. Le poète philosophe est aujourd'hui toujours vénéré dans le monde entier pour son génie musical et poétique et sa croyance centrée sur la tolérance et l'amour. Après la mort de Râmi, son fils décide de perpétuer la cérémonie du Semâ et fonde l'ordre des Derviches Tourneurs.

(Sources: Institut du monde arabe et Le Voyage Autrement)